

UNA QUESTIONE PRIVATA



Film de Paolo Taviani, Vittorio Taviani

Avec Luca Marinelli, Lorenzo Richelmy, Valentina Bellè

Durée : 1H24

Version Originale Sous-Titrée en Français

Mercredi 06 juin 16H 20H45	Jeudi 07 juin 18H15	Vendredi 08 juin 21H	Samedi 09 juin 14H 20H45	Dimanche 10 juin 11H 16H	Lundi 11 juin 18H15	Mardi 12 juin 18H15
Mercredi 13 juin 14H	Jeudi 14 juin	Vendredi 15 juin 21H	Samedi 16 juin 14H 18H15	Dimanche 17 juin 16H	Lundi 18 juin	Mardi 19 juin 15H

L'histoire

Été 43, Piémont. Milton aime Fulvia qui joue avec son amour : elle aime surtout la profondeur de sa pensée et les lettres qu'il lui écrit. Un an plus tard, Milton est entré dans la Résistance et se bat aux côtés d'autres partisans. Au détour d'une conversation, il apprend que Fulvia aimait en secret son ami Giorgio, partisan lui aussi. Milton se lance alors à la recherche de Giorgio, dans les collines des Langhes enveloppées de brouillard... Mais Giorgio vient d'être arrêté par les Fascistes.

Critiques presse

Thomas Sotinel - Le Monde - 6 juin 2018

« Una questione privata » : les mécaniques contradictoires de l'amour et de l'action armée

Plus que des traits des personnages, de leurs motivations, c'est du brouillard qui les entoure

qu'on se sent imprégné en sortant de la projection d'Una questione privata. Le dernier film réalisé par Paolo et Vittorio Taviani (Vittorio, l'aîné, est mort le 15 avril) est enveloppé d'une brume épaisse qui s'abat sans prévenir sur les collines des Langhe, où est située l'action de ce récit, emprunté à Beppe Fenoglio (1922-1963), auteur qui consacra toute son oeuvre aux partisans italiens, dont il avait fait partie.

Comme son titre l'indique, Una questione privata met en mouvement les mécaniques contradictoires des passions privées et de l'action politique armée. Les Taviani ont beau traiter consciencieusement ce thème, leur film semble se défaire de cette intention pour devenir une succession de visions ténébreuses d'un passé à la fois glorieux et terrifiant - la guerre de partisans contre les fascistes - qui fut la matrice du cinéma italien à partir de 1945. Ce film bref, imparfait mais bouleversant retentit comme l'ultime célébration d'une façon de pratiquer un art, dont l'un des premiers et plus beaux exemples fut Païsa, de Roberto Rossellini.

Un triangle amoureux

On est au dernier automne de la seconde guerre mondiale. Dans les collines du Piémont, les partisans espèrent la progression des Alliés et affrontent les Chemises noires de la république de Salò, la guerre de libération est aussi une guerre civile. De très jeunes gens battent la campagne dans le froid, mal armés, mal vêtus, mal nourris. Au hasard d'une patrouille, Milton (Luca Marinelli) revient dans la belle maison de maître où il a composé, avec Giorgio (Lorenzo Richelmy) et Fulvia (Valentina Belle) un triangle amoureux qui mêla - une succession de flash-back en attestera - littérature, jazz et marivaudage. C'était avant, en 1943. Depuis, Fulvia s'est réfugiée en ville, Milton, puis Giorgio ont rejoint les rangs des partisans.

La gouvernante de la grande demeure laisse entendre à Milton, qui était jusqu'alors sûr de l'amour de Fulvia, que Giorgio en a lui aussi été le récipiendaire. Au mépris des ordres de ses camarades et néanmoins supérieurs, le jeune homme se lance à la recherche de son ami et désormais rival. Il apprend bientôt que celui-ci a été pris par les fascistes et Milton consacre désormais toute son énergie à la recherche d'un prisonnier qu'il pourrait échanger contre Giorgio.

Un éden fracassé par la guerre

Comme il arrive souvent aux cinéastes qui ont passé 80 ans, les Taviani ne gaspillent pas leur énergie. C'est peut-être dans ce souci d'économie qu'il faut trouver une justification aux retours en arrière laborieux et convenus qui évoquent l'éden fracassé par la guerre : la simplicité du cadre, le jeu élémentaire des interprètes travaillent alors contre le film.

Ce n'est finalement pas très important. Parce que les mêmes procédés produisent l'effet exactement inverse lorsqu'il s'agit de mettre en scène la course de Milton dans ces visions de guerre civile. Dans ce paysage d'escarpements épuisants, de fermes isolées qui sont tour à tour des refuges et des pièges, le garçon - qui doit son sobriquet à son amour pour la littérature anglaise en général, à l'auteur du Paradis perdu en particulier - pose son regard halluciné (Luca Marinelli tenait le rôle d'un méchant très décadent dans On l'appelle Jeeg Robot, récente curiosité romaine) sur ce monde qui lui échappe.

La réalité se défait en une série de plans qui seraient presque des tableaux s'ils n'étaient pas instables : une petite fille s'extrait d'un monceau de cadavres, un prisonnier fasciste se mue en une espèce de machine (il ne parle plus, n'essaie plus que de reproduire les sons d'un solo de batterie), un prêtre tente de bénir une catastrophe qui nie tout ce pour quoi il a prié. Et toujours le brouillard finit par s'abattre, pour faire douter des distinctions entre les camps, de la justesse des décisions et des impulsions.

Paolo et Vittorio Taviani ne glissent pas pour autant dans le relativisme. Tout le monde a ses raisons, bien sûr, mais toutes ne se valent pas. La jalousie de Milton voile la raison de son combat, elle ne la nie pas. Les deux octogénaires se souviennent et déchirent le rideau de brouillard pour que, de ce côté-ci de l'histoire, on entrevoie une dernière fois ce qui leur a donné naissance.